

# Fiche de lecture de la séance 12 « Perspectives historiennes sur l'étude des sciences » avec Antonella Romano sur un article de Lorraine Daston pour le séminaire de méthodologie 1

Antoine Sérandour, M2 HSTS

## Introduction

Le séminaire « Méthodologie 1. Introduction aux approches philosophiques, sociologiques, anthropologiques, historiques en histoire et études des sciences, des techniques et des savoirs » du parcours HSTS de l'EHESS, dirigé par Wolf Feuerhahn, propose une introduction aux diverses approches mobilisées pour étudier les sciences, les techniques et les savoirs. Il vise à familiariser les étudiant·es avec un ensemble de références, de débats et de problématiques constitutifs du champ de l'étude des sciences, tout en les invitant à s'appropriier ces textes par la discussion. L'orientation générale adoptée est celle d'une histoire sociale des sciences en replaçant les textes étudiés dans leurs contextes, d'identifier enjeux sociaux et politiques, et de construire une culture commune au sein du master.

La douzième séance du séminaire, intitulée « Perspectives historiennes sur l'étude des sciences », s'inscrivait dans la dernière partie du séminaire. Cette partie proposait diverses approches méthodologiques de l'étude des sciences comme les *science studies*, *gender studies* et *postcolonial studies*. Cette séance cherchait ainsi à interroger plus directement les traditions historiennes de ce champ. Elle était animée par Antonella Romano, directrice d'études au Centre Alexandre-Koyré dont elle a pris la direction entre 2014 et 2017, spécialiste de l'histoire des sciences jésuites à l'époque moderne et des circulations savantes transnationales. Ses travaux sur les savoirs missionnaires (1999)<sup>1</sup> et la Chine (2016)<sup>2</sup> font d'elle une référence en matière d'histoire globale des sciences. Elle a également occupé la chaire d'histoire des sciences de l'Institut Universitaire Européen de Florence au Département d'histoire et civilisation et a été au comité de rédaction de la revue des *Annales. Histoire, sciences sociales* fondée par Marc Bloch et Lucien Febvre en 1929.

Dans le cadre de cette séance du séminaire, Antonella Romano a proposé à la lecture deux textes : un article de sa propre plume publié dans les *Annales* en 2015<sup>3</sup>, et un essai de Lorraine Daston paru en 2017 dans la revue *KNOW*<sup>4</sup>. C'est ce second texte que j'ai choisi d'étudier plus en détail, car ses recherches sur l'objectivité scientifique comptent parmi les premiers travaux des *science studies* auxquels j'ai été initié. J'ai eu l'occasion d'entendre sa conférence Marc Bloch à l'EHESS en 2024 qui a nourri ma curiosité. Dans cet article, Daston revient sur l'histoire de sa discipline pour en montrer les limites et suggère que l'élargissement vers une « histoire des savoirs » offrirait un cadre plus inclusif et plus pertinent dont il faut encore construire le récit fondateur.

---

<sup>1</sup> Romano, Antonella. 1999. *La Contre-Réforme mathématique: Constitution et diffusion d'une culture mathématique jésuite à la Renaissance (1540–1640)*. Rome: École française de Rome.

<sup>2</sup> Romano, Antonella. 2016. *Impressions de Chine: l'Europe et l'englobement du monde (XVIe–XVIIe siècle)*. Paris: Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire ».

<sup>3</sup> Romano, Antonella. 2015. "Fabriquer l'histoire des sciences modernes. Réflexions sur une discipline à l'ère de la mondialisation." *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 70 (2): 381–408.

<sup>4</sup> Daston, Lorraine. 2017. "The History of Science and the History of Knowledge." *KNOW: A Journal on the Formation of Knowledge* 1 (1): 131–54.

Cette fiche de lecture prend donc pour point de départ l'article de Lorraine Daston, « The History of Science and the History of Knowledge », en dialogue avec l'intervention d'Antonella Romano au séminaire. Son objectif est de restituer la manière dont Daston établit l'histoire de sa discipline et ses perspectives, et de discuter avec un ancrage historien de cette analyse. Dans un premier temps, je reviendrai sur le contexte de constitution de l'histoire des sciences, en France et à l'international, afin de situer la réflexion de Daston. J'exposerai ensuite les principaux arguments de son texte, avant d'ouvrir une critique nourrie par les échanges de la séance avant de conclure sur une humble proposition personnelle sur l'avenir de la discipline.

## Contexte historique de l'histoire des sciences

L'histoire des sciences occupe une place singulière parmi les disciplines académiques. Son développement a été marqué par des tensions, à la croisée de plusieurs traditions. Pour saisir les enjeux de son orientation actuelle et comprendre l'historiographie que propose Lorraine Daston, il m'apparaît nécessaire d'en retracer les principales étapes. Je m'appuie ici sur *l'historiographie de l'histoire des sciences* de Lynn Nyhart (2014)<sup>5</sup> et sur des éléments discutés dans le cadre du séminaire, afin de montrer comment la discipline, longtemps marquée par une approche hagiographique, a progressivement intégré d'autres regards et d'autres objets. Dans sa première forme, elle relevait largement d'une démarche consistant à construire des généalogies de grands savants et à représenter, pour reprendre les mots de Nyhart, un « arbre des idées scientifiques enraciné dans la culture occidentale »<sup>6</sup>. L'objet *science* apparaissait alors comme allant de soi, identifié à une suite de découvertes menant au savoir contemporain.

À partir des années 1960, les travaux de Thomas Kuhn<sup>7</sup> et le programme fort de David Bloor<sup>8</sup> ont contribué à remettre en question cette approche en insistant sur les discontinuités, les paradigmes et les ruptures, ouvrant la voie à une redéfinition de l'histoire des sciences en dialogue avec la sociologie et la philosophie. Dans ce contexte, Charlotte Bigg explique lors d'une autre séance du séminaire intitulée « Des *Science studies* à l'histoire sociale et politique des sciences » que les *science studies* se sont affirmées comme un courant critique. Elles ont proposé d'examiner non pas seulement les idées, mais les pratiques, les institutions, les normes sociales qui ont rendu la science possible et légitime. Comme le souligne Nyhart, il s'agissait désormais de « démêler comment certaines formes de savoir et de pratiques, au sein de cette masse d'activités, en sont venues à être comprises comme de la 'science' ; ce qui a permis de soutenir la science sur les plans social, culturel et matériel ; et qui en a bénéficié ou, au contraire, a souffert de [la] formation [de l'histoire des sciences] »<sup>9</sup>.

Cette inflexion a eu des effets durables sur le champ qui a été profondément transformée par ses échanges avec d'autres disciplines, à la frontière entre sciences sociales et humanités. Des critiques se

---

<sup>5</sup> Nyhart, Lynn K. 2014. "Historiography of the History of Science." In *A Companion to the History of Science*, edited by Bernard Lightman, 7–22. Malden, MA; Oxford: Wiley-Blackwell. <https://doi.org/10.1002/9781118620762.ch1>.

<sup>6</sup> Traduction personnelle de « a tree of scientific ideas rooted in the base of Western culture », *ibid* p. 7

<sup>7</sup> Kuhn, Thomas S. 2012. *The Structure of Scientific Revolutions*. 50th Anniversary ed. Chicago: University of Chicago Press.

<sup>8</sup> Bloor, David. 1991. *Knowledge and Social Imagery*. 2nd ed. Chicago: University of Chicago Press.

<sup>9</sup> Traduction personnelle de « tease out how certain forms of knowledge and practice within this mass of activity came to be understood as "science;" what has sustained science socially, culturally, and materially; and who has benefitted and who has suffered in its formation. », *op. cit.* p. 7.

sont toutefois exprimées : certains historiens, comme Richard Westfall dans sa biographie de Newton<sup>10</sup>, ont dénoncé une tendance à forcer l'interprétation des sources, tandis que des philosophes de science ont vu dans ces approches un relativisme peu pertinent pour leur projet normatif.

En France, cette dynamique a trouvé un relais décisif grâce aux travaux de Dominique Pestre. Par son article fondateur dans *Les Annales* (1995)<sup>11</sup>, il a contribué à acclimater ces perspectives en proposant une « histoire sociale et culturelle des sciences ». Les historiens français ont alors été confrontés à une forme d'« agression disciplinaire », selon l'expression de Antonella Romano lors de la séance du séminaire, par la sociologie des sciences qui introduisait de nouveaux objets et méthodes (patronage, institutions d'Ancien Régime, analyse des pratiques collectives). Les jeunes historiens de l'époque, souvent formés à la philosophie, se trouvaient pris entre la tradition koyréenne et l'inflexion sociologique, tout en connaissant les redéfinitions plus larges de la discipline historique du « tournant critique » des *Annales*. Cette période a rendu manifeste l'hybridité du champ, travaillé par la philosophie, la sociologie, l'anthropologie et l'histoire. Elle a également ouvert un espace de réflexion sur l'élargissement des objets étudiés, de la « science », mais aussi des « techniques » et des « savoirs », intégrant leur diversité historique et géographique.

Ces débats s'inscrivaient dans une interrogation plus large sur l'eurocentrisme de l'histoire des sciences. Les chercheurs ont cherché à dépasser les récits européens, en travaillant sur les interactions entre sciences européennes et autres traditions savantes, notamment en Chine ou en Amérique espagnole. Des terrains comme l'histoire de l'enseignement jésuite, ou l'étude des missionnaires comme acteurs de circulation des savoirs dans les dynamiques impériales, ont contribué à élargir les échelles et les objets d'étude. Ce mouvement a conduit à prendre acte que les sciences et les savoirs ne peuvent être étudiés « hors-sol », mais sont toujours inscrits dans des contextes sociaux, institutionnels et politiques. La tension entre « science » et « savoir » est ainsi devenue centrale. C'est précisément dans ce débat terminologique et épistémologique que s'inscrit l'article de Lorraine Daston pour la revue *KNOW*.

Lorraine Daston, née en 1951 dans le Michigan, est une figure majeure de l'histoire des sciences contemporaine. Formée à Harvard, où elle soutient en 1979 une thèse sur l'histoire des probabilités<sup>12</sup>, elle est reconnue pour ses travaux sur l'histoire de la rationalité scientifique et de l'objectivité. Elle a dirigé l'Institut Max-Planck d'histoire des sciences à Berlin et enseigné dans de prestigieuses universités (Harvard, Princeton, Chicago, Göttingen). Parmi ses ouvrages notables figure *Objectivity* (2007)<sup>13</sup>, devenu un classique des *science studies*. Elle représente une voix singulière dans un paysage encore dominé par des figures masculines.

En 2017 paraît son article *The History of Science and the History of Knowledge*, publié dans le premier numéro de la revue *KNOW: A Journal on the Formation of Knowledge*. Fondée à l'Université de Chicago dans le cadre du Stevanovich Institute on the Formation of Knowledge (2015-2024), cette revue avait pour ambition d'explorer les formes de savoirs de l'Antiquité à nos jours, en étudiant les conditions de leur émergence, de leur légitimation, de leur transmission et de leur circulation. Le comité éditorial,

---

<sup>10</sup> Westfall, Richard S. *Never at Rest: A Biography of Isaac Newton*. Cambridge: Cambridge University Press, 1980.

<sup>11</sup> Pestre, Dominique. 1995. "Pour une histoire sociale et culturelle des sciences: Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques." *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 50 (3): 487–522.

<sup>12</sup> Daston, Lorraine. 1979. *The Reasonable Calculus: Classical Probability Theory, 1650–1840*. Cambridge, MA: Harvard University.

<sup>13</sup> Daston, Lorraine, and Peter Galison. 2007. *Objectivity*. New York: Zone Books.

marqué par sa pluridisciplinarité (histoire du droit, médecine, littérature comparée, lettres classiques), annonçait une volonté de décloisonner l'étude des savoirs, en les reliant à leurs environnements politiques, sociaux et culturels dès l'introduction du premier numéro<sup>14</sup>.

Ce premier numéro, intitulé « Reflections on Disciplinary Formations », rassemble onze contributions de chercheurs et chercheuses de renom invités à réfléchir à l'histoire et à l'avenir de leur discipline. Ces contributions, à mi-chemin entre essai académique et prise de position personnelle, visaient à interroger la formation et la légitimation du savoir dans chacun des champs disciplinaires représentés. C'est dans ce cadre que Daston fut invitée à proposer une réflexion sur la discipline de l'histoire des sciences. Son article examine les limites de cette appellation, en montrant comment l'objet d'étude même de « science » a recouvert au fil du temps des pratiques et des regroupements très différents et comment ses frontières posent aujourd'hui question. Daston suggère qu'une histoire des savoirs constituerait une orientation plus inclusive et davantage porteuse pour la discipline tant épistémologiquement que politiquement.

## Présentation de l'article de Lorraine Daston

Dans son article *The History of Science and the History of Knowledge* (2017), Lorraine Daston s'interroge sur l'avenir de l'histoire des sciences et sur la possibilité de lui donner un nouvel horizon. Daston commence sa démonstration en soulignant dans l'introduction le statut particulier de l'histoire des sciences qui, au-delà de décrire ce qui rend un énoncé scientifique vrai ou faux, interroge et reconstruit historiquement les critères de vérité eux-mêmes. Cette réflexivité la conduit à historiciser dans une première partie la discipline et ses objets pour en tirer dans un second temps un programme pour le champ d'étude qui élargit la focale et place les savoirs dans toute leur hétérogénéité au centre des recherches.

La première partie s'intitule « Pourquoi existe-t-il une discipline appelée histoire des sciences ? »<sup>15</sup> et s'étend sur une dizaine de page. Daston commence par distinguer deux grandes périodes dans l'histoire de la discipline. D'un côté, elle propose une généalogie ancienne (Aristote et les doxographies) qui relevait davantage d'un souci des philosophes de s'inscrire dans une lignée intellectuelle en reprenant l'histoire des enquêtes qui avaient précédé la leur. De l'autre, elle s'intéresse à la constitution académique de l'histoire des sciences au XXe siècle, dans le contexte de l'essor d'une représentation de la science comme moteur de modernité (pp. 132-133). L'institutionnalisation de la discipline est survenue dans les années 1950-1960, alors que la science transforme radicalement le monde (communications, transports, guerre, bombe atomique). Des figures comme James Conant<sup>16</sup> attribuaient à l'histoire des sciences une valeur démocratique en expliquant la science au citoyen, afin d'éviter la domination technocratique, tout en présentant une vision cohérente et linéaire des grandes découvertes (pp. 133-135).

---

<sup>14</sup> Bartsch, Shadi, Clifford Ando, Robert J. Richards, et Haun Saussy. 2017. « Editors' Introduction ». *KNOW: A Journal on the Formation of Knowledge* 1 (1): 1-9.

<sup>15</sup> Traduction personnelle de « Why is There a Discipline Called History of Science? » (p. 132). J'ai choisi de traduire *science* au pluriel (« sciences ») afin de refléter les pluralisations introduites par la discipline au cours de son développement, notamment après la parution de *La Structure des révolutions scientifiques* de Kuhn (cf. infra).

<sup>16</sup> Chimiste impliqué dans le projet Manhattan, président de Harvard de 1933 à 1953 et diplomate en Allemagne pour le compte des États-Unis.

Mais ce récit fondateur des sciences était marqué, selon Daston, par une orientation hagiographique occidentale pour asseoir la légitimité du progrès technique : il ne mentionnait pas explicitement les technologies contemporaines (bombe atomique, gaz de guerre ou les expositions universelles), mais il concentrait son attention sur les héros de la science moderne (Galilée, Newton) en inscrivant l'Europe dans une trajectoire de rationalisation et de domination mondiale. Ce récit a installé une grille téléologique de la modernité scientifique, réifié la rupture qu'elle a permise pour atteindre cette modernité et naturalisée la compétition et la concurrence dans les sciences (pp. 134-135). La discipline oscillait entre une célébration de la modernité et une mélancolie du monde prémoderne, illustré par la figure de Koyré (pp. 135-137). Elle orientait son regard sur l'Europe moderne et s'attachait à décrire des visions du monde cohérentes à travers des concepts comme *worldviews*, *frameworks*, *paradigmes* ou *épistémè*.

Daston souligne le tournant survenu avec Thomas Kuhn et son ouvrage *The Structure of Scientific Revolutions* (1962). En insistant sur les pratiques scientifiques, sur les paradigmes et sur les révolutions, Kuhn rompit avec l'anachronisme et l'histoire téléologique. Son succès ouvrait, selon Daston, la voie à une histoire des sciences davantage théorisée, plus proche des sciences sociales et de la philosophie, où l'attention se porte sur les pratiques concrètes plutôt que sur les discours. Kuhn ambitionnait de faire de l'histoire des sciences une discipline à part entière dans les départements d'histoire. Les notions de *paradigme* et de *révolution* scientifique s'appliquant désormais au pluriel et dans divers contextes. Cependant, des tensions subsistent encore aujourd'hui dans la discipline : que signifie être « historien des sciences » quand les définitions de la science varient selon les langues, les époques, les disciplines ? La mondialisation et les critiques postcoloniales poussent à questionner un récit eurocentré et linéaire de la modernité scientifique (pp. 140-142). Devant le constat de la rupture opéré par Kuhn et les tensions qui subsistent, Daston développe dans une deuxième partie le programme pour opérer un autre tournant pour la discipline.

La deuxième partie de l'article s'intitule « Qu'est-ce que l'histoire des savoirs et pourquoi devrions-nous nous y intéresser ? »<sup>17</sup> et s'étend sur une dizaine de page également. Daston propose ainsi d'élargir la focale de l'histoire des *sciences* vers une histoire des *savoirs*. Ce concept, volontairement vague, permet de dépasser les frontières strictes de la science moderne et d'inclure d'autres formes de connaissances (apprentissage artisanal, bureaucratie, traditions érudites, pratiques non occidentales). Il libère des hiérarchies entre disciplines, périodes et cultures (pp. 142-144). Mais cet élargissement pose également problème en ce qu'il est trop flexible et hétérogène, et tend encore à se définir en miroir de l'histoire des sciences (pp. 144-145). Cette approche manquerait aussi de l'héritage théorique (philosophie, sociologie, psychologie) qui a nourri l'histoire des sciences.

Daston propose alors un programme de recherche centré sur l'étude comparative des hiérarchies de savoirs, de leurs classifications et de leurs vertus épistémiques. L'objectif est alors de replacer la science comme une forme de savoir parmi d'autres, sans perdre de vue ce qui la distingue (pp. 145-147). Ce programme suppose de nouvelles pratiques de recherche : travail collaboratif, décloisonnement disciplinaire, analyses interculturelles et transhistoriques. La revue *KNOW* (où l'article paraît) en est un exemple. Il s'agit de repenser non seulement l'histoire académique, mais aussi les classifications universitaires et sociales actuelles (pp. 147-149).

---

<sup>17</sup> Traduction de « What Is the History of Knowledge, and Why Should We Care? » (p.142). J'ai choisi de traduire *knowledge* par savoirs afin de refléter l'hétérogénéité des objets d'études à la quelle appelle Daston dans la suite, s'intéressant moins à des connaissances formalisées qu'à diverses pratiques (cf. infra). Le terme savoirs permet ainsi de faire référence au verbe *savoir*, rendant compte tout autant de l'activité de connaître, des savoirs-faires et savoirs-être que de connaissances formalisées.

L'enjeu est politique autant qu'épistémique car le récit glorieux de la science occidentale continue d'irriguer l'enseignement et les représentations collectives, y compris hors d'Occident. L'histoire téléologique des « révolutions scientifiques » est reconduites par manque d'un récit alternatif et cohérent. L'histoire des savoirs pourrait contribuer à produire un récit plus inclusif, libéré de l'eurocentrisme, et recentré sur la pluralité des manières de connaître (pp. 149-150).

Daston cherche, en retraçant la genèse de l'histoire des sciences comme discipline, à montrer comment s'est élaboré un récit fondateur, centré sur la modernité européenne et ses héros, avant d'être déstabilisé par Kuhn et l'historicisation des pratiques scientifiques. Elle propose alors, pour répondre aux problèmes subsistant dans la discipline, de la réorienter vers une histoire des savoirs. Ce projet, volontairement englobant, inclusif et comparatif, ne dispose pas encore de paradigme fédérateur et bénéficierait à la fois de comparaisons interculturelles et d'un décloisonnement disciplinaire. L'enjeu, selon elle, dépasse la sphère académique. Il s'agit de redéfinir le récit global de la science et du savoir dans un monde marqué par la mondialisation et les *postcolonial studies* qui aura des effets sur les états et acteurs globaux de l'avancée des sciences.

## Critiques de l'approche de Daston pour l'histoire des sciences

Orienter le champ vers une « histoire des savoirs » peut sembler une proposition ambitieuse et séduisante. Lorraine Daston insiste sur la nécessité d'une collaboration interdisciplinaire et d'une mise en commun des traditions historiographiques afin de dépasser les cloisonnements disciplinaires. Mais elle tend à occulter d'autres difficultés constitutives de cette discipline comme la manière dont les savoirs non occidentaux sont traités, ou la place du récit dans la pratique historique. Je propose de reprendre les critiques d'Antonella Romano qui interrogent ce programme à l'aune de sa pertinence pour les pratiques historiques dans l'étude des sciences.

L'article appelle à une ouverture interculturelle pour élargir le concept de science, mais la portée reste limitée. La moitié du texte est consacrée à un panthéon d'auteurs occidentaux, dont la canonisation est paradoxalement reconduite sous couvert de critique. La bibliographie, largement dominée par des références anglophones, témoigne de cette asymétrie. Même lorsqu'elle évoque d'autres traditions, comme la Chine dans une note de bas de page (référence à Dagmar Schäfer), le geste paraît bref. Substituer « knowledge » à « science » pour élargir le champ apparaît ainsi comme une opération trop courte, qui évite d'entrer dans les débats méthodologiques et historiographiques menés depuis plusieurs décennies par des chercheurs et chercheuses comme Joseph Needham et ses successeurs<sup>18</sup>. Depuis les années 1980, des programmes comme « Science et empire » à l'UNESCO ont montré que les savoirs circulent dans des cadres impériaux qui produisent leurs propres régimes de légitimité et d'exclusion. Daston ne semble pas tenir compte de ces acquis et demeure centrée sur un récit occidental internaliste.

Cette limitation s'explique sans doute par la position institutionnelle du texte, écrit pour le premier numéro de *KNOW* qui adopte la forme d'un manifeste, contraint en longueur et visant à donner une légitimité à la nouvelle revue par une synthèse programmatique. Mais cette contrainte révèle aussi une faiblesse en dissolvant les disciplines et les temporalités. Daston esquisse un projet intellectuel englobant sans toujours fournir les outils empiriques et méthodologiques nécessaires pour travailler

---

<sup>18</sup> Needham, Joseph. 1970. *Science and Civilisation in China*. Vol. 5, *Chemistry and Chemical Technology, Part 4: Spagyrical Discovery and Invention: Apparatus, Theories and Gifts*. Cambridge: Cambridge University Press.

effectivement dans ces directions. Comme l'a expliqué Antonella Romano, le champ de l'histoire des sciences a longtemps été façonné par des philosophes et sociologues, privilégiant le déplacement des concepts et la reformulation des catégories analytiques. Dans ce cadre, la proposition de passer de *science* à *knowledge* apparaît moins novatrice et prolonge un mode de réflexion hérité d'une tradition, sans engager un travail historien sur les sources, les terrains et les pratiques.

C'est alors peut-être moins le terme de « science » qu'il faudrait interroger que celui d'« histoire » pour envisager le futur de l'histoire des sciences. Comme le rappelle Antonella Roman avec les débats en France et en Europe entre les années 1970 et 1990, l'histoire a dû remettre en cause des paradigmes comme l'histoire quantitative qui utilisait des grandes séries statistiques comme le prix du blé (Labrousse, 1944)<sup>19</sup> pour rendre compte des évolutions globales. En réaction, la micro-histoire italienne (Ginzburg, *Il formaggio e i vermi*)<sup>20</sup> a proposé d'étudier des cas singuliers pour mettre au jour des logiques sociales complexes, tout en posant d'autres questions sur les difficultés épistémologiques pour généraliser les résultats. Ces travaux ont déplacé l'attention vers les pratiques sociales, les acteurs ordinaires et les objets matériels, mais aussi vers le statut même du récit en histoire.

La question devient alors : que signifie « faire de l'histoire » ? Est-ce produire un récit unifié et fondateur, comme semble l'espérer Daston lorsqu'elle appelle à dépasser les tensions disciplinaires par un discours partagé ? Ou bien faut-il assumer la pluralité et la partialité des récits historiques, en écho aux réflexions sur les « savoirs situés » (Haraway, 1988)<sup>21</sup> ? Par ailleurs, l'article de Daston ne prend pas en compte d'autres objectifs des courants qui ont orienté l'histoire de sciences comme les *gender studies* ou les *postcolonial studies*. Ces courants se sont principalement intéressés à réhabiliter les acteurs oubliés de la science en s'attachant aux femmes, aux subalternes ou aux colonisés, sans chercher à produire un récit historique canonique, mais plutôt de dénoncer des formes de domination et de restituer des voix invisibilisées. À cet égard, l'approche de Daston paraît trop centrée sur la discipline elle-même et pas assez attentive aux usages sociaux et politiques de l'histoire des sciences.

La proposition d'Antonella Romano s'inscrit dans une autre perspective, celle d'une histoire matérialiste des sciences, attentive aux supports, aux objets et aux acteurs concrets. Elle prolonge certes l'héritage de Koyré, mais se rapproche surtout du « tournant matériel » impulsé par Roger Chartier, lui aussi ancien directeur du Centre Alexandre Koyré, qui a mis l'accent sur l'analyse des pratiques et des supports de l'écrit. Dans ses travaux sur l'histoire du livre et de la lecture, Chartier<sup>22</sup> a montré par exemple comment l'atelier de l'imprimeur permet de comprendre la production des textes non pas seulement comme transmission d'idées, mais comme fabrication de preuves et de régimes de savoir. Dans cette lignée, le travail de Romano sur les missionnaires jésuites illustre comment le suivi d'acteurs et de leurs médiations concrètes permet de passer de l'Europe à la Chine et de penser une histoire globale des sciences sans se limiter à un déplacement rigide de catégories, comme semble le proposer Daston.

---

<sup>19</sup> Labrousse, Ernest. 1944. *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution*. Paris: Presses Universitaires de France.

<sup>20</sup> Ginzburg, Carlo. 1976. *Il formaggio e i vermi: Il cosmo di un mugnaio del '500*. Torino: Einaudi.

<sup>21</sup> Haraway, Donna. 1988. "Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective." *Feminist Studies* 14 (3): 575–99.

<sup>22</sup> Chartier, Roger. 1996. *Culture écrite et société: l'ordre des livres, XVe–XVIIIe siècle*. Paris: Albin Michel.

## Conclusion

Cette fiche avait pour objectif de restituer l'article de Lorraine Daston tout en l'inscrivant dans une réflexion plus large sur l'histoire des sciences, son historiographie et ses futurs développements en adoptant une perspective historienne. La discipline, constituée en dialogue constant avec la philosophie et la sociologie plutôt qu'émergeant d'une tradition proprement historique, s'ouvre conceptuellement en critiquant sa concentration sur les savoirs occidentaux formels et dominants.

Dans ce contexte, la proposition de Daston d'orienter le champ vers une « histoire des savoirs » se veut inclusive et ambitieuse, en invitant à un programme de recherche comparant les formes de savoirs et leur hiérarchie dans des pratiques de recherche essentiellement interdisciplinaires. Mais cette orientation, parce qu'elle privilégie un geste conceptuel, reconduit aussi une approche héritée des sciences sociales et philosophiques plutôt qu'historiennes. D'autres interrogations empiriques, méthodologiques et téléologiques issues de l'histoire ne semblent que partiellement adressées avec ce programme. Ainsi, l'enjeu ne réside pas seulement dans l'élargissement terminologique de « science » à « savoirs », mais dans la manière dont on fait de l'histoire et traite de l'objet *science* en élargissant les focales culturelles notamment.

Je me considère bien peu légitime pour formuler un commentaire dans ce réseau complexe de questions de recherche, mais, pour l'exercice, je souhaiterais présenter une perspective personnelle sur l'avenir de l'histoire des sciences. L'approche proposée par Antonella Romano m'apparaît plus séduisante, en ce qu'elle invite à un travail attentif sur l'historiographie de la discipline dans d'autres aires culturelles avant même de se lancer dans une comparaison des hiérarchies de savoirs et de leurs transformations. Autrement dit, il s'agirait de qualifier d'abord les manières d'enquêter sur les savoirs avant d'ériger un programme englobant. Par ailleurs, l'objectif de produire un récit unifié me semble peu pertinent pour organiser l'avenir de la discipline ou pour en constituer un tournant épistémologique et politique. L'enjeu me paraît davantage résider dans l'équilibrage et la circulation des nouveaux récits esquissés par Daston ou Nyhart dans leurs historiographies. Il s'agirait de valoriser ces nouveaux récits à l'aune de résultats méthodologiquement plus intéressants ou contrastés, en particulier lorsqu'ils proviennent de contextes culturels et disciplinaires divers. Moins qu'une réunion de tous les travaux dans une perspective commune, comme l'ambitionne la revue *KNOW*, le premier pas consisterait selon moi à pluraliser les approches afin de construire les briques d'une réflexion théorique moins occidentalocentrée et moins genrée.

Ce n'est qu'une fois cette diversité de récits structurés et circulants, au-delà de la seule déconstruction d'un récit dominant, que des généralisations solides pourraient être proposées. Cette pluralité, renforcée par des traditions disciplinaires qui ont fait leurs preuves au cours des cinquante dernières années, pourrait alors permettre d'identifier des invariants, de dégager des *structures fondamentales* (Lahire, 2023)<sup>23</sup> et d'assurer une véritable cumulativité à la discipline, tout en l'émancipant de son histoire eurocentrée.

---

<sup>23</sup> Lahire, Bernard. 2023. *Les structures fondamentales des sociétés humaines*. Paris: La Découverte.

# Bibliographie

- Bartsch, Shadi, Clifford Ando, Robert J. Richards, et Haun Saussy. 2017. « Editors' Introduction ». *KNOW: A Journal on the Formation of Knowledge* 1 (1): 1-9.
- Bloor, David. 1991. *Knowledge and Social Imagery*. 2nd ed. Chicago: University of Chicago Press.
- Chartier, Roger. 1996. *Culture écrite et société: l'ordre des livres, XVe–XVIIIe siècle*. Paris: Albin Michel.
- Daston, Lorraine. 1979. *The Reasonable Calculus: Classical Probability Theory, 1650–1840*. Cambridge, MA: Harvard University.
- Daston, Lorraine. 2017. "The History of Science and the History of Knowledge." *KNOW: A Journal on the Formation of Knowledge* 1 (1): 131–54.
- Daston, Lorraine, et Peter Galison. 2007. *Objectivity*. New York: Zone Books.
- Ginzburg, Carlo. 1976. *Il formaggio e i vermi: Il cosmo di un mugnaio del '500*. Torino: Einaudi.
- Haraway, Donna. 1988. "Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective." *Feminist Studies* 14 (3): 575–99.
- Kuhn, Thomas S. 2012. *The Structure of Scientific Revolutions*. 50th Anniversary ed. Chicago: University of Chicago Press.
- Labrousse, Ernest. 1944. *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Lahire, Bernard. 2023. *Les structures fondamentales des sociétés humaines*. Paris: La Découverte.
- Needham, Joseph. 1970. *Science and Civilisation in China*. Vol. 5, *Chemistry and Chemical Technology, Part 4: Spagyric Discovery and Invention: Apparatus, Theories and Gifts*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Nyhart, Lynn K. 2014. "Historiography of the History of Science." In *A Companion to the History of Science*, edited by Bernard Lightman, 7–22. Malden, MA; Oxford: Wiley-Blackwell. <https://doi.org/10.1002/9781118620762.ch1>.
- Pestre, Dominique. 1995. "Pour une histoire sociale et culturelle des sciences: Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques." *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 50 (3): 487–522.
- Romano, Antonella. 1999. *La Contre-Réforme mathématique: Constitution et diffusion d'une culture mathématique jésuite à la Renaissance (1540–1640)*. Rome: École française de Rome.
- Romano, Antonella. 2015. "Fabriquer l'histoire des sciences modernes. Réflexions sur une discipline à l'ère de la mondialisation." *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 70 (2): 381–408.
- Romano, Antonella. 2016. *Impressions de Chine: l'Europe et l'englobement du monde (XVIe–XVIIe siècle)*. Paris: Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire ».
- Westfall, Richard S. 1980. *Never at Rest: A Biography of Isaac Newton*. Cambridge: Cambridge University Press.